

Études littéraires



Le Soleil, la croix, l'épée

André Berthiaume

Volume 7, numéro 1, avril 1974

La paralittérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500313ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500313ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berthiaume, A. (1974). Le Soleil, la croix, l'épée. *Études littéraires*, 7(1), 183–190.
<https://doi.org/10.7202/500313ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LE SOLEIL, LA CROIX, L'ÉPÉE

BRÈVE LECTURE D'UNE ÉPÎTRE

ATTRIBUÉE À JACQUES CARTIER*

andré berthiaume

Les récits de voyage de la Renaissance sont passionnants à plus d'un titre. Même chez le lecteur prétendument blasé d'aujourd'hui, l'intérêt est avivé par le caractère hardi, voire extravagant, des grandes navigations, la narration de péripéties mouvementées, les fréquents énoncés qui confinent au fabuleux. Peut-on imaginer une aventure comparable, même au XX^e siècle, au prodigieux tour du monde que Magellan entreprit en 1519 avec l'espoir d'atteindre les îles Molluques riches en or, en ivoire, en poivre et en cannelle? La relation qu'en fit le Lombard Antonio Pigafetta vaut bien un récit de science-fiction moderne. Les journaux de bord faisaient d'ailleurs une large part à l'imagination afin de répondre aux désirs du lecteur de l'époque. Ainsi, les navigateurs n'hésitaient pas à rehausser leurs rapports par des légendes empruntées aux *Mille et une nuits*. Les relations de voyage succédaient en quelque sorte aux récits des troubadours et aux romans de chevalerie. On comprend dès lors que ces textes paralittéraires qui accueillaient volontiers l'imaginaire aient inspiré les écrivains de l'époque, tel Rabelais qui transforma souvent sa narration en relation¹. C'est ainsi que la « petite » littérature fertilise la « grande ».

* Les citations renvoient aux Voyages édités par Théodore Beauchesne, dans *les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. Colonies et Empires, 1946, pp. 115-118.

¹ Au grand scandale, incidemment, d'un Jean de Léry : « je suis assuré que si les Rabelistes, moqueurs et contempteurs de Dieu, eussent été là, leur gaudisserie se fût changée en horribles épouvantements. Ils jasant et se moquent ordinairement, sur terre et les pieds sous la table, des naufrages et périls où se trouvent si souvent ceux qui vont sur mer. » *Journal de bord en la terre de Brésil*, Paris, éditions de Paris, coll. l'Histoire au présent, 1957, p. 180.

Par ailleurs, les récits de voyage de la Renaissance contiennent — qu'on me pardonne le cliché — une vérité humaine toujours actuelle. C'est qu'on y voit l'homme « dans toute la vérité de sa nature ». Sommes-nous moins ambitieux, cupides, superstitieux, naïfs, racistes que les Colomb, Magellan, Cartier, Cortés, de Léry ? Entre les grandes navigations et les explorations spatiales, l'homme a-t-il beaucoup appris ? Les cosmonautes sont-ils plus civilisés que les cosmographes ?

Mais trêve de questions prêcheuses ; voici plutôt une brève lecture d'une brève épître qui ouvre un *Brief Récit*, attribué à Jacques Cartier.

On trouve en effet au début de la relation du deuxième voyage du navigateur malouin publiée à Paris en 1545 une épître adressée au « Très-Chrestien Roy François, premier de ce nom ». Elle constitue un document de première importance sur les dispositions intellectuelles des explorateurs de l'époque. On trouve dans cette lettre un alliage de rationnel et de surnaturel qui d'ailleurs caractérise toute la relation. Cette lettre dédicatoire fait évidemment ressortir l'importance de la « découverte des terres occidentales », mais le narrateur tient d'abord à souligner les connotations religieuses de l'astronomie pré-copernicienne et, du même souffle et sans crainte du paradoxe, la nature révolutionnaire du concept d'expérience. Une éloquence cicéronienne anime le texte que Cartier présente modestement « en manière de prologue de ce myen petit labeur » et qui s'oppose de façon frappante au ton mesuré, parfois sévère, du récit de voyage proprement dit. Contrairement à ce qu'a pu croire Lionel Groulx, l'auteur de la dédicace et celui de la relation ne sont certainement pas le même². Étant donné son importance politique, il est vraisemblable que l'épître ait été rédigée par un écrivain de métier, peut-être François de Belleforest, ainsi que le suggère l'édition québécoise de 1843³, cet historiographe qui ne voyagea

² « Le document n'est pourtant ni d'une telle facture, ni d'un style si différent des relations des voyages qu'il faille à tout prix l'attribuer à un autre que Cartier. D'autant qu'on retrouve ici, comme dans les relations, l'usage assez fréquent du je. » *La Découverte du Canada. Jacques Cartier*, Ottawa, Fides, coll. Fleur de lys, 1966, p. 148.

³ *Voyages de découverte au Canada*, Société Littéraire et Historique de Québec, Cowan, 1843, p. IV.

jamais hors de France mais acquit une réputation en commentant *la Cosmographie universelle* de Sébastien Munster (1575). Quoi qu'il en soit, la lettre dédicatoire se charge essentiellement d'explicitier l'idéologie que recèle le journal de bord.

La lettre peut se diviser en trois parties coïncidant avec les trois paragraphes des éditions modernes :

1. **Considérations astronomiques**
2. **Portée religieuse de l'astronomie**
3. **Intérêt de la « découverte »**

1. La première partie se présente comme un véritable hymne au Soleil, « qui est la vie ». L'astre divin organise l'espace et le temps, assure à toutes les créatures, « en quelque lieu et place qu'elles puissent estre », la connaissance « oculaire ». Le soleil et la lune sont les garants, au-delà de la multiplicité des mondes, de l'unité de l'univers. Le soleil tourne autour de la terre, a « son mouvement et déclinaison, contraire et non semblable aux autres planètes », suivant les principes d'Aristote et de Ptolémée. Copernic avait publié son *De revolutionibus orbium coelestium* deux ans plus tôt mais ses théories n'avaient pas encore suscité de l'intérêt. « Toute la terre est, ou peut estre habitée en quelque zone, climat ou parallèle que ce soit », contrairement à ce qu'ont affirmé péremptoirement de « saiges philozofes du temps passé », qui ont divisé la terre en cinq zones, « dont ilz ont dict et affermé troys inhabitables » (torride, arctique, antarctique)⁴. L'opinion de ces éminents penseurs qui se contentaient de raisons naturelles, « sans aventurer ny mettre leurs personnes aux dangers esquelz ilz eussent peu encheoirs à chercher l'expérience de leur dire », est contredite par l'expérience pratique de simples marins. À l'humanisme livresque, Cartier oppose le progrès par l'expérience vécue. Le capitaine du Roy est donc amené à faire le procès de la philosophie qui ne tient pas compte des réalités de la vie. Avant Pascal, Cartier met les

⁴ On retrouve la même idée sous la plume de Marc Lescarbot : « C'est ainsi que le siecle dernier a trouvé la Zone torride habitable, & la curiosité des hommes a osé chercher & franchir les antipodes que plusieurs anciens n'avoient sceu comprendre. » *Histoire de la Nouvelle-France*, II, Toronto, The Champlain Society, 1911, p. 214.

philosophes en contradiction avec eux-mêmes, opposant à « aucunes raisons naturelles » un « bref mot de grande conséquence » d'Aristote : *experiantia est rerum magistra*. Le marin français n'est pas le seul à faire l'éloge de l'expérience ; pareille apologie est même un topique des relations du temps. Dans son journal brésilien publié à Genève en 1578, Jean de Léry remet lui aussi en question « la commune opinion des philosophes ⁵ » pour « parler de science, c'est-à-dire de vue et d'expérience, de choses ⁶ ».

2. La deuxième partie de l'épître développe judicieusement des images de perfection circulaire : « le tour et circuyt de la terre », « le globe de la terre ⁷ ». Cartier rappelle la trajectoire du soleil qui va de l'Orient à l'Occident. Or cette trajectoire a un sens, celui que lui donne le Créateur « par sa divine bonté ». Possédé par le démon de l'analogie (« À l'exemple de quoy », « Et pareillement auxi »), il estime « en [son] simple entendement » que l'orbite de « nostre sainte foy » doit être analogue, car la trajectoire de l'astre solaire manifeste clairement rien moins que la volonté divine. Le soleil est le guide fulgurant du conquistador.

Car premièrement icelle nostre très-sainte foy a esté semée et plantée en la Terre Sainte, qui est en l'Asye, à l'orient de nostre Europe, et d'empuis, par succession de temps, apportée et divulguée juczques à nous ; et finalement en l'occident de nostre-dicte Europe, à l'exemple dudict souleil, portant sa clarté et chaleur d'orient en occident, comme dict est.

Comme la plupart de ses contemporains, l'auteur de l'épître a une vision providentialiste de l'histoire ; le pilote Cartier est l'instrument de Dieu, chargé d'apporter la paix française aux Iroquois, dont la civilisation paraissait bien moins brillante que celle des Incas ou des Aztèques. Les images astronomiques viennent donner plus d'éclat aux convictions religieuses :

⁵ *Journal de bord, op. cit.*, p. 176.

⁶ *Ibid.*, p. 407.

⁷ La lettre est elle-même circulaire dans la mesure où la finale reprend la même formule qu'au début : « Et maintenant en la présente navigation, faite par vostre roial commandement, en la descouverte des terres occidentalles, estantes soubz les climatz et parallèles de voz pays et roiaume... »

Et parreillement auxi avons veu icelle nostre très-sainte foy, par plusieurs foyz, à l'occasion des meschans hérétiques et faulx législateurs, éclipser en aucuns lieux, et dempuis soudainement reluire et monstrier sa clarté plus appertement que auparavant. Et maintenant uncores à présent, voions comme les meschans Luthériens (apostatz et imitateurs de Mahonnet) de jour en aultre, s'efforcèrent d'icelle obnubiller, et finalement du tout estaindre...

Éclipser, reluire, clarté, obnubiler, éteindre, ces termes aux significations bivalentes suggèrent habilement le combat sacré contre les forces nocturnes. Comme il s'agit d'« augmenter et accroître » le royaume catholique, Cartier ne manque pas de souligner au passage les erreurs des « meschans » Luthériens, ces « enfens de Satan ». Le délire analogique conduit au fanatisme et à l'apologie de la « mortelle justice » répressive. Le très-catholique roi d'Espagne ne donne-t-il pas l'exemple « es terre qui, par son commandement, ont esté descouvertes à l'occident de ses pays et royaumes, lesquelles auparavant, nous estoit incogneues, estranges et hors de nostre foy » ? Cartier justifie donc aux yeux de François 1^{er} l'entreprise d'exploration en stimulant son sens de la compétition. Champlain⁸ et Lescarbot⁹ ne procéderont pas autrement avec leurs illustres destinataires.

3. Dans la troisième partie de sa lettre, Cartier revient à l'intérêt de la « présente navigation » et rappelle que les astres expriment la volonté de Dieu. Il insiste enfin sur la portée économique de l'entreprise : « Car les navires ne poursuivent l'autre bout du monde, écrit Pierre Perrault, que dans l'espoir de retrouver le verger qui donne les fruits d'or¹⁰. » Cartier souligne « la bonté et fertilité » des terres, « la bonté et paisibleté » des indigènes, exalte « la fécondité du grant fleuve [...] qui est le plus grant sans comparaison, que on saiche jamais avoir veu ».

Voir est répété pas moins de cinq fois dans la dernière partie. Le regard des simples mariniers est lié à la notion

⁸ Voir *infra*.

⁹ « Quoy donc, Sire, l'Espagnol se vantera-il que par-tout où le Soleil luit depuis son reveil jusques à son sommeil il a commandement ; Et vous premier Roy de la terre, fils aîné de l'Église, ne pourrez pas dire le même ? » *Histoire de la Nouvelle-France*, II, *op. cit.*, p. 212.

¹⁰ *Toutes Isles*, Ottawa, Fides, Bibliothèque canadienne-française, 1963, p. 57.

nouvelle — et pourtant ancienne — de l'expérience. La conscience occidentale s'achemine vers une nouvelle définition de la vérité, axée sur le vu et le vécu. En attendant, la connaissance positiviste est mise au service d'une foi conquérante.

La lettre frappe par la logique de sa démonstration qui comporte trois temps bien prononcés. La démarche intellectuelle est étonnamment « rigoureuse », du moins pour l'époque qui n'apprécie pas toujours les constructions nettes. Les enchaînements « logiques » sont fortement marqués, le je s'affirme non sans fierté (nous sommes à l'époque des « personnalités hors série ¹¹ ») : *je confesse, je dirai, j'ai osé, pour ma réplique...* Voilà donc un texte remarquablement structuré pour une époque souvent brouillonne, un spécimen intéressant de cette langue du XVI^e siècle qui, suivant Karl Vossler, se caractérise par « une tendance assez nette à l'enchaînement rigoureux des phrases » tout en conservant son caractère subjectif et lyrique ¹².

Le document nous situe aux confins du Moyen Âge et de la Renaissance. La science astronomique de Cartier appartient au Moyen Âge, de même que sa religion monolithique. Le navigateur développe néanmoins l'idée féconde d'expérience, qui est liée étroitement au sens de la « vision oculaire », et par là il est un homme de la modernité.

Comparons l'épître attribuée à Cartier avec une lettre que Champlain, depuis Québec, adresse à Richelieu le 15 août 1633 ¹³. Deux ans avant sa mort, Champlain demande au cardinal « cent vingt hommes armés à la légère » afin de se rendre « maistre absolu » des peuplades amérindiennes. Il veut imposer l'autorité de Richelieu dans les terres occupées sporadiquement par les Iroquois, les Anglais et les Flamands, libérer « les rivières et chemins », augmenter « le culte de la religion et [favoriser] un traficq incroyable ».

¹¹ Jean Delumeau, *la Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, coll. les Grandes Civilisations, p. 377.

¹² *Langue et culture de France*, traduit par Alphonse Juilland, Paris, Payot, Bibliothèque historique, 1953, p. 236.

¹³ *Les Voyages de Samuel Champlain*, édité par Hubert Deschamps, Paris, P.U.F., coll. Colonies et empires, 1951, pp. 358-359.

Cartier et Champlain soulignent tous deux que les nouvelles terres se trouvent «sur les mesmes paralleles de nostre France», ce qui leur donne d'office un droit de possession. Dans sa lettre, Cartier va même plus loin : il n'hésite pas à faire la leçon à François 1^{er}, le pressant de prendre en considération ses découvertes et l'invitation précise que Dieu lui fait par l'entremise de son astre solaire. Avec les ménagements d'usage, Cartier dicte sa conduite au roi alors que Champlain se contente de renouveler son serment de «très humble, très fidelle et très obéissant serviteur» : il affirme qu'il n'épargnera ni son sang, ni sa vie «dans les occasions qui se pourroient rencontrer». La demande de Champlain qui vise particulièrement à «l'augmentation future de nostredicte très-sainte foy, & de voz seigneuries et nom très-chrétien» est beaucoup plus précise que celle de Cartier.

On retrouve dans la lettre de Champlain l'image de la trajectoire solaire d'Orient en Occident. Mais alors que Cartier la développait dans une perspective de propagation catholique, Champlain lui donne une dimension strictement politique¹⁴ : la renommée de Richelieu a remplacé l'expansion religieuse, Monseigneur a remplacé le Créateur.

CARTIER

Car premièrement icelle nostre très-sainte foy a esté semée et plantée en la Terre Sainte, qui est en l'Asye, à l'orient de nostre Europe, et d'empuis, par succession de temps, apportée et divulguée jucques à nous ; et finalement en l'occident de nostre dicte Europe, à l'exemple dudict soleil, portant sa clarté et chaleur d'orient en occident, comme dict est.

CHAMPLAIN

Monseigneur, pardonnez s'il vous plaist à mon zele et sy je vous dis que, après que vostre renommée ce sera estendue en l'Orient, que la fassiés achever de cognoistre en l'Occident...

¹⁴ La même image solaire est reprise par Lescarbot, dans la même perspective : « Il vous faut, di-je, (ô chere Mere [France]) faire vne alliance imitant le cours du Soleil, lequel comme il porte chaque jour sa lumiere d'ici en Nouvelle-France : Ainsi, que continuellement vôte civilité, vôte justice, vôte piété, bref vôte lumiere se transporte là-même par vos enfants, léquels d'orenavant par la frequente navigation qu'ilz feront en ces parties Occidentales seront appelés Enfans de la mer, qui sont interprétés Enfans de l'Occidet, selon la phraze Hebraïque, en la prophetie d'Osée. » *Histoire de la Novvelle-France*, II, op. cit., p. 217.

L'image du pays offerte par Cartier est plus globale que celle de Champlain qui s'arrête davantage aux détails. Ainsi, Champlain ne mentionne pas seulement le fleuve mais aussi les rivières et les « lacqs de plus de quatre centz lieues ». Cartier couronnait sa lettre en signalant « la fécondité du grant fleuve » ; c'est par là que Champlain, plus pratique, commence.

À la fin de sa lettre, Cartier mentionne incidemment « la innumérable cantité des peuples » et leur « paisibleté ». Dans un texte encore plus court que celui de Cartier, Champlain réussit à donner plus de détails sur les habitants, les terres, la faune et la flore. Celui-ci connaît indiscutablement mieux le pays que celui-là : Champlain souligne avec raison que, fréquentant ces contrées depuis trente ans, il en a une « parfaicte cognoissance ».

Alors que l'épître de Cartier constitue un essai qui développe lyriquement des arguments scientifiques et religieux, la lettre de Champlain se présente comme un dossier succinct mais complet d'un administrateur dévoué. Le lyrisme fait place au sens des affaires.

Université Laval